NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

54 Nº 7 1927

La vérité religieuse et l'esprit humain

Maurice CLAEYS BOUUAERT

p. 481 - 503

https://www.nrt.be/en/articles/la-verite-religieuse-et-l-esprit-humain-3239

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vérité religieuse et l'esprit humain

INTRODUCTION A L'APOLOGÉTIQUE

L'homme en ce monde est plongé dans le réel. Le soleil l'éclaire et toutes choses autour de lui. Il peut voir l'univers, ouvrir les yeux à sa lumière, entendre ses mille voix; pourtant au centre du réel il y a des aveugles. Accident ou libre choix, inattention ou faiblesse, leurs yeux ne s'ouvrent pas aux secrets qui les environnent; tel le primitif des forêts équatoriales, qui, depuis des siècles, côtoie les réserves les plus formidables des forces de la nature, sans découvrir ce qui fait courir nos locomotives et ce qui éclaire nos grandes cités.

Pour connaître le réel, pour trouver la vérité, il faut s'attacher à elle, la chercher, la désirer; il faut entrer en contact avec elle, tâcher de la pénétrer. Plus une vérité est haute dans l'ordre intellectuel et moral, plus elle requiert la mise en œuvre des énergies de l'âme. Pilate a vu Jésus-Christ face à face. La vision de la *vérité* s'est offerte à ses yeux. « Qu'est-ce que la vérité? » a dit son âme fermée; et, lui tournant le dos, il n'a plus cherché qu'à « se tirer d'affaire ». Pour connaître la vérité intellectuelle ou morale, il faut la regarder et, de toute son âme, lui donner accès, s'abandonner à son action, se livrer à elle.

Dieu Créateur, Dieu vérité éternelle se révèle au monde. Sa gloire apparaît, sa voix retentit. Ceux-là trouvent Dieu qui veulent la vérité, la désirent telle qu'elle est et sont prêts à se donner à elle. Mais il est clair que ce désir rencontre en l'intérieur de l'homme des ennemis. Souvent ils rendent obscure et longue la route vers la croyance. Par bonheur, l'homme aspire naturellement au vrai, au bien,

alors même qu'il héberge en son esprit ou en sa vie les ennemis de la vérité. Nous voudrions, dans cet article, d'abord démasquer ces ennemis (Ie partie), puis mettre en lumière les énergies d'intelligence et de volonté dont s'empare la grâce pour conduire à la vérité éternelle (IIe partie).

I. — Les ennemis de la vérité et l'évaporation de la foi.

On se scandalise, on s'étonne parfois que tant d'hommes savants, ou réputés tels, *ne croient pas*, que plusieurs qui possédaient la foi la perdent au cours des études supérieures; on en vient à croire que cette perte de foi trouve sa cause dans la science. Il n'en est rien; ce qui est vrai, c'est que ces études amènent un danger; ce danger toutefois n'est pas celui de la science, c'est celui de l'*éloignement*, de la *perte de contact* avec les réalités de la foi et de ses fondements.

Les raisons humaines de croire, les motifs intellectuels de la foi doivent être proportionnés à la culture générale de l'homme; le devoir du vrai chrétien sera donc d'entretenir, d'approfondir la connaissance de ces motifs. Or beaucoup d'étudiants d'université (1) ne s'en soucient guère; ils n'en trouvent pas le temps; après deux ou trois ans d'études supérieures ils en sont à ne plus savoir au juste *pourquoi* ils croient. Les preuves entendues jadis au collège, au cours d'apologétique, ils les ont reçues de confiance; à peine les ont-ils saisies; ils les ont entrevues plutôt que pénétrées. Dans le souvenir confus qu'ils en gardent, elles leur paraissent de plus en plus impalpables; et, absorbés

(1) Nous avons en vue principalement les jeunes gens qui fréquentent des universités officielles ou neutres. Dans une université catholique tous les moyens sont offerts à l'étudiant de parfaire sa formation religieuse, pourvu que celui-ci en comprenne la nécessité et veuille s'y appliquer sérieusement.

qu'ils sont par d'autres soucis, ils ne prennent pas le temps de les examiner à nouveau. Leur conviction de croyants se volatilise ; c'est naturel, puisque, par l'intelligence, ils vivent hors de leur religion. Des *idées d'enfant*, et des points d'interrogation, c'est tout ce qui leur reste, s'ils gardent la pratique.

La conséquence est double : un certain *dédain* de la foi d'abord, ensuite l'*extrinsécisme*.

Le *dédain* vient naturellement de ce que, dans la formation scientifique, on enregistre jour par jour des faits précis qui s'accumulent, s'organisent en un ensemble imposant, au regard duquel les quelques idées générales, les quelques principes d'apologétique emportés du collège, paraissent un bien mince bagage.

L'extrinsécisme est l'habitude de ne plus juger les choses *du dedans*, par ce qu'elles sont, mais *du dehors*, d'après ce qu'on en entend dire par le monde inattentif, léger, ou d'après une science qui étudie elle-même la religion par l'extérieur, d'après des analogies de surface.

Voici des exemples de cette frivolité mondaine. « Il y a tant de religions... laquelle est la bonne ? » Cela suffit, pour juger *du dehors* qu'elles se valent, qu'on peut les renvoyer dos à dos, puisqu'elles se contredisent l'une l'autre, comme s'il suffisait que l'on conteste pour que la vérité cesse d'être vraie, et parfois même incontestable (1). — Quand on parle des miracles de Lourdes à certains médecins, ils haussent les épaules, ils sourient : « Allez y voir » disent-ils, et on aura de la peine à obtenir qu'ils lisent attentivement tel rapport précis, documenté, signé de leurs confrères ; ils refusent d'y regarder de plus près, ne tâchent même pas de

(1) L'ignorance et la superficialité, en matières religieuses, des savants de ce monde, va étonnamment loin. — Cf. DE GRANDMAISON, *L'ignorance religieuse de quelques savants contemporains*, *Études*, t. 144, p. 342 s.

savoir ce qui est; du dehors ils récusent; ils ont autre chose à faire.

De cette inattention superficielle résultent les *assimilations* les plus fallacieuses, les plus calomnieuses pour la religion de l'Église romaine.

Des miracles? Mais il y a du merveilleux partout! Tite-Live ne raconte-t-il pas des prodiges? C'est le merveilleux qui a fait changer de religion Julien l'Apostat... Les Mormons se réclament des miracles... Charcot, maître éminent, a étudié ceux des jansénistes et Pascal, à cause du miracle de la Sainte Épine, s'ancrait dans son jansénisme. — Des martyrs? Il y a des martyrs du protestantisme, il y en eut dans le Donatisme. Gaston Boissier en a fait l'observation.

Il suffirait cependant d'une étude un peu attentive, un peu *concrète* pour remarquer que Charcot, pour avoir étudié les miracles jansénistes, assimilait les miracles aux phénomènes hystériques de la Salpétrière; que l'illumination soudaine des torches au bout des doigts de la déesse, qui persuada Julien l'Apostat, n'est qu'une contrefaçon de miracle, fort voisine des prodiges suspects de l'occultisme et du spiritisme; que les martyrs sont paisibles, calmes, joyeux, et, tout à l'opposé des fanatiques, souffrent et ont bien peur, — que Paul Monceaux par exemple le montre à l'évidence dans son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne;* et que les prodiges que rapporte Tite-Live, sont des racontars sans aucune garantie.

Ceci nous mène à *la pire des méconnaissances* que puisse produire l'extrinsécisme : la *méconnaissance des témoins de notre foi.* Manquant d'expérience, les jeunes s'étonnent : « Si les preuves de la religion sont vraiment fortes et péremptoires, comment se fait-il que de grands savants, des critiques de premier ordre, et, selon toute apparence, sincères,

après avoir comme nous étudié les évangiles, les origines chrétiennes, l'Église, persistent à ne pas croire? »

Ils ne se rendent pas compte que ces savants, ces critiques, méconnaissent la valeur réelle des premiers témoignages, donc des bases de notre foi, méconnaissent la probité, le souci exclusif de vérité qui animait les fondateurs de l'Église, apôtres et premiers chrétiens, qui devaient payer si cher leur conversion à la doctrine révélée, méconnaissent enfin l'*autorité absolue* attribuée alors unanimement au témoignage apostolique, le *contrôle assidu* excluant de fait tout apport extrinsèque; ces savants peuvent connaître parfaitement, et par le menu, tous nos textes, mais méconnaissant la valeur des témoins dont ces textes ne sont qu'un écho, la valeur d'une tradition dont ces textes ne sont que les bribes, ils sont hors d'état d'en apprécier l'ensemble à sa vraie valeur; ils n'ont de nos preuves qu'une notion extrinséciste, ils n'en voient que le dehors; ils n'en possèdent pas le contenu réel (1).

Des catholiques en arrivent à des confusions étonnantes : « l'argument de tradition, disent-ils, n'est pas très fort; croire, parce qu'on a toujours cru, scientifiquement, qu'est-ce que cela vaut? » Cela serait vrai d'une tradition mondaine. Mais la tradition de l'Église signifie : dépendance *totale* de l'enseignement des témoins, donc fidélité *absolue* à garder intact le témoignage. De qui? De ceux qui ont pu entendre le Maître, qui ont prouvé, par leur sainteté, par leurs miracles, qu'ils étaient encore assistés par son esprit.

En vérité, beaucoup parmi ceux qui se sont adonnés aux

(1) Il y a moyen d'exprimer exactement les fondements de la foi, les raisons de croire et de ne pas les *connaître :* on en répète les formules, et on n'en croit, on n'en apprécie pas le contenu : les formules sont vides de sens, ou ne gardent qu'une portée toute superficielle. Cette remarque fait voir l'inanité de la jactance de certains apostats qui racontent leur défection, et, pour faire croire à son bien fondé, observent qu'au collège ils étaient « premiers » en apologétique.

études supérieures en sont retournés, au point de vue de leur religion, à la puérilité intellectuelle : il est naturel dès lors que l'esprit ait peine à garder la foi : elle ne l'habite pas dans des conditions normales; elle s'évapore.

Exemples de foi perdue, compromise, et retrouvée.

Les maîtres de la science, les initiateurs sont généralement des croyants; ou bien ils le redeviennent lorsque, ayant atteint l'apogée de leur carrière et la pleine maturité de leur vigueur intellectuelle, ils déploient l'énergie et retrouvent le loisir d'ouvrir à nouveau leur esprit aux réalités de la foi, de *reprendre le contact*.

André-Marie Ampère a été le type de ces hommes d'étude et de génie qui se laissent éloigner de Dieu quand ils n'étudient que leur science, qui reviennent à la foi catholique quand ils se reprennent à y appliquer l'énergie de leur intelligence. Chaque fois qu'il s'absorbait loin d'elle, en son génie tumultueux une multitude de difficultés et de questions surgissaient, restaient sans solution, et il s'en suivait une sorte de malaise, suivi bientôt de doute; chaque fois qu'il se remettait vigoureusement en face de sa religion, sa foi, mieux en harmonie avec l'activité de son intelligence, renaissait plus vive et plus forte (1).

Laënnec avait souffert de ce manque d'équilibre que donne une grande science profane alliée à une instruction religieuse insuffisante. Avec sa droiture, et la précision de son esprit avide de certitude, il devait lutter, étudier et conquérir par

(1) Ame candide, génie supérieur, dont l'œuvre en mathématiques, en chimie, en physique, est colossale à donner le vertige, et un des trois plus grands noms du XIXe siècle, d'après DE LAUNAY, *Le grand Ampère*, *Revues des Questions Scientifiques*, avril 1925; pour les péripéties de sa vie religieuse, cf. VALS N, *André-Marie Ampère*, 1886. On verra que les difficultés du grand homme ont leur cause dans le caractère tumultueux de son génie, que sa foi profonde et ardente tient à sa puissance de synthèse.

le travail la plénitude de la foi qui sommeillait en lui (1).

Or, dorénavant sa foi raisonnée et ardente, son catholicisme foncier fut la force intime de toute sa vie de lutteur; sa foi était à la base de toutes ses actions. Et elle fit de lui ce catéchiste des conscrits bretons, typhiques à l'hôpital, ce congréganiste assidu, ce travailleur héroïque, sachant qu'il se tuait à la tâche, mais *voulant* donner au monde son traité de l'auscultation, ce malade chrétien voyant venir la mort dans les admirables sentiments que l'on sait.

II. — La collaboration avec la vérité.

1) L'effort intellectuel.

C'est la noblesse de l'esprit d'être fait pour toute vérité; aussi se porte-t-il naturellement à la rencontre du vrai, et, plus il s'y porte avec désintéressement et ardeur, plus il observe la loi de sa nature. Mais plus la vérité qui se présente est haute, plus l'effort de l'esprit doit devenir énergique et soumis à la loi de la vérité. Il doit, autant qu'il le peut, se donner *à la connaître tout entière*, telle qu'elle est, sans diminution, quel que soit le prix qu'il en puisse coûter à ses convoitises inférieures ou égoïstes.

Il doit y déployer ses qualités les plus belles, il doit les y déployer toutes : l'*objectivité* absolue qui veut voir ce qui est, et tout ce qui est; la *justesse* parfaite, qui apprécie à sa valeur le prix et les conditions de la vérité, et tout ce qui peut lui faire obstacle; la *vigueur* qui sait la garder malgré les obscurcissements, la défendre de toute atteinte.

Enfin, il ne peut se contenter d'une vue partielle et tout extérieure arrêtée aux apparences, il doit *l'embrasser dans*

(1) Dr Barbet, *Laënnec, Études*, 1926, p. 462; d'après le *Dr. Bon*, cité p. 444 n., Laënnec est appelé « le génial fondateur de la médecine moderne, le plus grand médecin du monde depuis Hippocrate ».

son ensemble, la pénétrer, la faire vraiment sienne. Force de *pénétration intime* et de *synthèse*, c'est le propre de l'intelligence. La religion catholique demande à l'esprit humain la noblesse de cet effort, et elle le lui propose à faire de la manière qui est le plus admirablement proportionnée à ses forces tout à la fois, et à sa faiblesse : en présence de faits concrets (sainteté, miracle, unité, catholicité, apostolicité) qui soutiennent le travail de l'intelligence, de témoignages directs et immédiats qu'il est en mesure d'apprécier, avec l'aide d'une société dont la première loi est la sincérité et la sainteté; en vertu de ces *données*, la religion catholique fait appel à l'énergie spirituelle de l'homme, afin qu'il s'élève jusqu'à la cause de toute la vérité qu'elle présente à la conscience.

Reconnaître les réalités, *quelles qu'elles soient*, accepter les faits, même surnaturels, du moment qu'ils sont dûment et sûrement attestés : l'Église ne demande pas autre chose pour conduire à la foi. A la condition toutefois que la rectitude de l'esprit ne dévie point après *avoir vu*.

a) *Objectivité véritable : objectivité de synthèse.*

L'objectivité véritable demande la considération attentive des données, quel que soit leur côté mystérieux ou incompréhensible, ou plutôt elle demande un examen d'autant plus approfondi que, les attestations étant plus formelles et plus irrécusables, le caractère des faits apparaît de portée plus grave, plus chargé de conséquences intimes pour chacun et pour toute l'humanité (1).

L'objectivité matérielle, celle qui se bornerait à enregistrer les détails, à noter avec exactitude les détails, les côtés

(1) Certaines écoles historiques qui se targuent d'objectivité parce qu'elles notent avec acribie le détail, sont d'autant plus subjectives dans la synthèse. Beaucoup d'auteurs de thèses allemandes l'avouaient : ce qu'ils cherchaient, ce n'était pas tant la vérité, mais *etwas neues*.

extérieurs des hommes et des choses, un par un, ne suffit pas pour posséder la vérité ; il faut l'objectivité de *synthèse* et de *jugement*.

Certains esprits paraissent n'être capables que de percevoir les détails isolément, et comme s'ils tenaient chacun toute leur signification d'eux-mêmes.

Or, c'est là morceler la réalité, et la tronquer du même coup. Exemple : l'esprit qui saisit la vérité totale ne se laissera pas dérouter par le scandale ou la médiocrité de quelques prêtres inférieurs à leur tâche, ou même indignes ; il saisira ce fait particulier comme un détail qui peut déparer la société de saints dont ces malheureux ne sont que des membres individuels, mais qui ne peut cependant pas masquer la doctrine de sainteté qu'ils professent et par laquelle ils se condamnent eux-mêmes.

Ainsi encore dans les guérisons miraculeuses, le fait corporel, à lui seul, ne serait que l'indice d'une force étrangère, inconnue ou supérieure ; mais en connexion avec la prière qui l'a amené, et avec la sainteté qui l'a obtenu, il revêt sa pleine signification et montre que cette force n'est pas seulement physique ou morale, mais surnaturelle et divine.

L'objectivité de *synthèse* suppose l'énergie et la probité de toutes les facultés spirituelles, la moindre passion suffisant à accentuer ici, à estomper ailleurs ; l'objectivité ne reste entière que là où aucune tendance étrangère ne vient se mêler à la recherche pure et simple de la vérité totale.

Un philosophe éminent du siècle dernier écrivait : « Rien n'est plus conforme à l'esprit scientifique que de prendre les faits comme ils sont, et de rejeter toute explication qui ne les conserverait pas dans leur intégrité et en altérerait la forme ». L'Église n'en demande pas davantage pour que l'esprit garde toujours la claire vue des signes du *credendum*, de l'obligation divine de croire.

b) *Justesse et sympathie intellectuelle.*

Pour apprécier avec *justesse*, il faut savoir adopter le *vrai point de vue*. C'est plus important encore que de raisonner avec logique, car le point de départ, juste ou faux, la question bien ou mal posée met l'esprit en face de la réalité ou bien l'en écarte dès l'abord (1), et alors plus on est logique plus on se trompe.

Pour juger de problèmes mathématiques, nul ne disconvient qu'il faille se guider par des raisons d'ordre mathématique ; de même on reconnaît que seules les raisons d'ordre historique ou critique peuvent guider les recherches et les conclusions historiques ; de quel droit oublie-t-on que, dans l'ordre moral, à fortiori, il est indispensable de se diriger uniquement par des considérations d'ordre moral, et que toutes celles qui seraient prises d'ailleurs se trouvent dans un autre plan, et ne touchent pas la vraie question (2)? Enfin, quand il s'agit de faits surnaturels, comment serait-on autorisé à traiter à priori la question comme si le surnaturel était irréel, non avenu, et à apprécier en conséquence les témoignages et leur genèse en fonction de ce préjugé? C'est se vouer à l'impuissance radicale de juger de l'ordre surnaturel, lui interdire l'accès de l'esprit.

La justesse dans l'ordre moral suppose la *sympathie d'esprit*. Sympathie ne veut nullement dire propension à tout approuver : nul ne connaît mieux le déficit moral de son

(1) Les convertis disent tous que s'ils ont eu tant de mal et mis tant de temps à trouver (ou à retrouver la vérité), c'est par suite de malentendus. Von Ruville écrit : « Si, il y a vingt ou trente ans, la doctrine de l'Église catholique m'avait été proposée, ne fût-ce qu'une fois, conformément à la vérité, je n'aurais pas eu à parcourir toutes les étapes que j'ai parcourues ». — (2) Ainsi font ceux qui veulent juger de la sainteté par la prospérité matérielle. Exemple : les Anglicans il y a cent ans, et beaucoup de protestants encore aujourd'hui.

enfant qu'une mère, et, d'une manière générale, nul n'est aussi clairvoyant qu'un ami véritable; la sympathie de l'esprit consiste à posséder en soi l'expérience, au moins initiale, de la vérité, ou de l'effort de vérité et de bonté qu'il faut pour la posséder.

Seul un homme qui s'efforce toujours d'être parfaitement loyal et objectif, sait ce que cette sincérité lui coûte, et est capable d'apprécier à sa valeur celui qui lui ressemble; seul celui qui est religieux dans son cœur est à même de savoir et de comprendre ce qu'il faut de renoncement en même temps que de soumission à la vérité, pour recevoir les faits surnaturels. Celui qui est areligieux doit prendre garde qu'il est exposé, dans l'étude du catholicisme, à se méprendre du tout au tout, parce qu'il perçoit seulement les dehors des choses, et qu'il est incapable d'en comprendre l'âme et de saisir la valeur de vérité inhérente au témoignage des saints et des martyrs, au miracle vivant de l'Église de Jésus-Christ.

Pour apprécier avec justesse la religion catholique, il faut être initialement digne d'elle, par la sympathie sincère de l'esprit pour la vérité et le bien qu'elle promet à l'âme.

c) *Pénétration et solidité d'esprit.*

Pour saisir fortement la vérité, l'intelligence doit *aller au fond des choses*, ne se laisser convaincre ou ébranler que par des raisons puissantes, en proportion de la réalité qu'elle leur reconnaît; elle doit garder, malgré les objections, la claire vue des réalités qu'elle tenait déjà; elle ne doit pas lâcher prise.

Aller au fond des choses. Il faut savoir *démêler* l'erreur et la vérité, car généralement l'erreur est faite de vérité déformée ou dénaturée : et c'est cette part de vérité qui la rend séduisante, d'autant plus dangereuse qu'elle vicie plus à fond une plus grande somme de vrai. Dégager la part de

vérité, c'est démasquer l'erreur, en isolant les éléments parasites : ainsi doit-on réfuter les erreurs philosophiques comme le panthéisme, ou théologiques comme le jansénisme, etc...

Il arrive aussi que la vérité tout en étant mêlée d'une part d'erreur ou d'exagération ou d'abus, ne soit pas viciée en elle-même; déceler l'élément parasite, c'est rendre au vrai toute sa pureté et tout son éclat. Ceci est d'application constante par exemple dans la critique biblique, les histoires de la vie des saints, l'appréciation de la piété des fidèles. Il faut donc savoir ne pas s'arrêter au dehors et aller au fond des choses.

Apprécier les objections. Un esprit solide apprécie les difficultés à leur valeur. Certaines objections, si elles étaient fondées, équivaudraient à des preuves de la thèse contraire : elles renverseraient le principe même de notre certitude : celles-là ont besoin de réfutation. D'autres, tout en faisant difficulté, laissent subsister la preuve ou le témoignage qui fonde notre certitude; celle-ci dès lors reste debout; l'objection n'a d'autre fondement que notre ignorance de certaines données, ou notre impuissance à poser correctement le problème : on pourra et on devra attendre patiemment qu'on trouve la solution certaine; des objections de cette nature on peut dire : « Dix difficultés ne font pas un doute ».

Bref, la solidité d'esprit maintient toutes choses et toutes raisons à leur place et sait ici encore embrasser l'ensemble et garder le contact avec la vérité totale.

d) *Vigueur intellectuelle.*

Enfin l'esprit humain doit avoir la trempe voulue pour faire le départ entre le vrai et le bien absolu d'une part et d'autre part des difficultés, mystérieuses, insolubles peut-être pour lui, mais en somme secondaires; et, si le bien absolu,

le vrai nécessaire lui est apparu certain en lui-même, sa loi est de conclure. Il est des esprits faiblés, toujours hésitants, qui ne se décident pas à faire ce départ, qui n'osent conclure. Ainsi Sully Prudhomme, qui reconnaissait que l'explication dernière du bien moral et du vrai humain était en Dieu, se laissait arrêter par les souffrances des bêtes, et ne put jamais sortir de son doute angoissé.

2) L'effort moral. — Interaction de la volonté et de l'intelligence.

§ 1. *Rôle de la volonté.*

La volonté a un quadruple rôle dans la préparation à la connaissance certaine de la vérité religieuse :

1° Elle *commande l'examen.* La volonté droite poussera donc l'intellectuel à prendre connaissance personnelle des fondements de sa foi. Elle commandera l'examen attentif, proportionné à la gravité, pour l'âme, de la vérité qui se présente ; l'examen de tout genre de preuves, quel qu'il soit, le respect de toute vérité, à quelque ordre qu'elle appartienne, quoi qu'il en coûte aux habitudes, à la déformation professionnelle, à l'orgueil.

2° Elle *aide à voir.* Déjà nous l'avons vue nécessaire pour maintenir la limpidité du regard de l'esprit, l'objectivité véritable, l'objectivité de synthèse. Plus elle veut le bien, plus elle veut le vrai, plus elle pousse à l'objectivité totale et désintéressée (1). Combien est-elle nécessaire encore pour inspirer cette justesse d'esprit qui fait aller au cœur de la question, qui fait se placer, quoi qu'il en coûte, *au point de vue central*, d'où les « à côtés » paraissent ce qu'ils valent

(1) Il n'y a pas d'hommes de loyauté intellectuelle plus grande que les saints, car ils ont horreur de tout ce qui est mal ; or, si la fausseté est un mal, la légèreté à croire en est un aussi.

au regard de l'essentiel, d'où les objections se montrent telles qu'elles sont, ni plus ni moins, en regard de la vérité solidement établie, d'où se découvrent si lumineusement les preuves de la vérité, que tous les obscurcissements, tous les malentendus humains ne peuvent voiler sa lumière pour un regard limpide.

La volonté donne la victoire sur le scepticisme matérialiste qui ne veut croire qu'au visible et au palpable, sur la déformation professionnelle de certains mathématiciens, ou physiologistes, devenus incapables d'apprécier le genre de démonstration propre à l'histoire, incapables de comprendre une argumentation qui ne se prête pas à l'expérimentation, ne se laisse pas réduire en formules algébriques ou géométriques, bref incapables de saisir la *certitude morale;* semblables défauts barrent la route à la vérité humaine, dans le domaine intellectuel et moral, donc aussi à la vérité religieuse.

3° La volonté *inspire la personnalité et l'humilité.*

La *personnalité*, c'est-à-dire la prise de possession de la vérité par soi-même, et *l'humilité* se complètent, s'appellent l'une l'autre. On entend dire : « Ne croyez que ce que vous comprenez ». — « N'admettez que ce dont vous pouvez vous rendre compte par vous même ». — « Ce n'est pas parce que je vous le dis, mais parce que vous le voyez, que c'est ainsi ». — « Si vous trouvez mieux, abandonnez ma doctrine et remplacez-la par ce qui est meilleur ». — On répète souvent ces aphorismes dans l'enseignement supérieur. Ils y sont à leur place, car ils trouvent leur application juste et nécessaire dans tous les domaines scientifiques où l'homme peut et doit tendre à contrôler, à expérimenter, à juger, autant que possible, par lui-même; on ne peut ni ne doit admettre par exemple une vérité d'ordre physique ou historique que pour des raisons du même ordre. A les bien comprendre, il faut les appliquer aussi dans le

domaine religieux, mais *mutatis mutandis* : dans la sphère des raisons de croire, il faut se faire à soi-même une apologétique proportionnée à ses moyens, il faut tâcher de connaître, par *réflexion personnelle*, la valeur des témoignages auxquels on s'en réfère.

Il peut se faire que les loisirs, les possibilités de tout genre fassent défaut, qui permettraient de se faire cette conviction personnelle par voie d'études et de livres. Sans doute, mais, de tout temps, la véritable preuve, la preuve fondamentale de la foi a été la valeur du témoignage vivant de la foi, la garantie fournie par l'organisation de l'Église, chaîne perpétuelle et infrangible de témoignages, contrôlés et confirmés. Le contact intime avec l'Église, par le dedans, par la pratique intelligente, intellectuelle et morale fait constater la solidité absolue d'un enseignement aussi étayé, aussi fondé de toutes parts; ce contact assure la possession la plus personnelle de la plus forte des preuves!

L'*humilité* vient compléter la prise de possession de toute vérité; elle élargit le champ d'action de l'esprit, et elle prouve que l'intelligence est du moins assez ouverte pour voir qu'elle *doit* l'élargir. Elle n'est autre chose, dirions-nous, que le sens intellectuel de la direction où il faut chercher la vérité qui nous dépasse, l'acceptation de cette direction par amour de la vérité. Là où l'esprit ne peut encore qu'*entrevoir* la réalité de ce qu'on lui propose ou même n'est en mesure que de s'en remettre à celui qui la lui apprend, l'esprit éprouve du malaise, et l'homme est tenté de repousser ce qu'il ne saisit pas comme il le voudrait; s'il est antipathique à la vérité, il se rend peu apte à la recevoir, mais s'il prétend juger toute vérité à sa mesure, il se ferme. C'est ce que fait l'orgueilleux, et l'homme buté. Tel le jeune homme qui se révoltait quand son maître lui disait que d'après les nouvelles théories des ions et des électrons, il y aurait dans un atome des centres d'attraction et des gravitations et des distances

respectives comparables à celles des orbites solaires ou stellaires. Ce jeune homme se butait; lorsqu'il fut un peu plus développé, il entrevit et acquiesça.

L'esprit humble sait aller jusqu'à reconnaître que telles vérités qu'on ne peut connaître par soi-même et qu'il faut croire sur témoignage, sont plus certaines que telles autres auxquelles on arrive par des séries de raisonnements où l'erreur a pu se glisser. C'est le cas des vérités religieuses surnaturelles.

Déjà dans le domaine des choses de ce monde et des sciences naturelles, l'humilité ouvre des perspectives qui étonnent et déroutent; si des *faits* nouveaux viennent briser les cadres où l'homme avait classé et défini ses expériences et ses lois, il s'incline et attend qu'il puisse faire une nouvelle synthèse. Qu'il ne comprenne pas, cela est secondaire : le *fait donné* est l'essentiel; il se soumet au fait. C'est ce que doit faire l'homme, agissant vraiment selon sa nature, quand le miracle, *fait* surnaturel, lui est *donné,* garantissant le mystère, offrant un *gage* présent de sa réalité. Refuser le *mystère* de Dieu, et, à cause de lui, récuser le fait et le témoignage de ceux qui *ont vu,* nier *à priori,* c'est prétendre mesurer la vérité divine à la petitesse de la compréhension propre, se faire l'esprit trop étroit pour recevoir la vérité surnaturelle; ce n'est pas personnalité, mais étroitesse et présomption.

Dans le domaine religieux comme en tout autre, l'humilité n'est que la soumission absolue à la vérité quelle qu'elle soit; elle est preuve d'intelligence autant que de volonté. L'humilité qui, par amour de la vérité, nous inspire de nous en remettre aux hommes qui peuvent nous l'apprendre, la droiture qui nous fait rechercher ceux qui méritent confiance, sont des besoins et des tendances justes et fécondes de la nature humaine; Dieu les sanctionne dans sa révélation surnaturelle, jusqu'à revêtir les hommes d'une autorité qui est la sienne,

en les chargeant de parler en son nom et en accompagnant leur parole de signes qui manifestent aux âmes droites qu'elles peuvent et doivent s'attacher à cette parole humaine comme si elle venait de Dieu.

4° La volonté unifie toutes les forces de l'esprit, elle opère *la jonction de l'intelligence, de la volonté et de la sensibilité.* « La bonne volonté ne forme pas la créance, mais elle la prépare; elle ne fait pas naître la lumière, mais elle dispose l'esprit à la voir. On n'arrive pas à croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient; on arrive à voir qu'elles sont en effet, parce qu'on veut, quoiqu'il en puisse coûter, voir, non ce qui plaît, mais ce qui est. Si donc, il y a des efforts à faire, on les fait; s'il y a des difficultés à vaincre, on les combat. S'il y a des répugnances à surmonter, venant d'une raison trop faible ou d'une volonté vicieuse, on en triomphe (1) ».

L'interaction des qualités intellectuelles et des dispositions morales a sa raison d'être au plus intime de la psychologie humaine. L'esprit de l'homme doit aller à Dieu avec toute sa puissance. « Il faut chercher Dieu avec *toute son âme* », disait Ollé Laprune après Platon. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », disait Pascal. Qu'est-ce que cela veut dire? *La volonté aide à voir*, elle augmente la pénétration de l'intelligence. A la différence des sens qui n'ont d'autre objet que les apparences sensibles, de l'imagination qui ne fait que combiner les représentations des sens, l'esprit humain pénètre le réel, l'essentiel qui est cause des apparences, le *quod quid est* se cachant sous les phénomènes. Or, le réel, l'essentiel, l'*être* se présente sous deux aspects principaux : le vrai et le bien; et tous deux nous aident à l'atteindre : l'aspect « vrai » c'est l'intelligence qui le saisit; l'aspect

(1) Ollé Laprune : *La certitude morale*, p. 413-414. Paris, Belin, 1892.

« bien », c'est l'intelligence et la volonté ensemble (1). Mais ces deux facultés, si elles sont réellement distinctes, ne sont pourtant que les deux forces d'une seule puissance spirituelle : notre âme, notre esprit humain. Qui n'emploierait que la raison raisonnante ne mettrait en œuvre que la moitié de la puissance humaine, de la faculté qui atteint le réel. C'est ce que voulaient dire Pascal et Platon (2).

§ 2. — *Action commune de l'intelligence et du vouloir.*

Droiture et Confiance.

La personnalité et l'humilité, comme l'intelligence et la volonté se joignent, se compénètrent, dans l'acte de confiance intellectuelle. — Cet acte procède avant tout de la rectitude d'esprit.

C'est une réalité que le droit à la confiance ; donc, voir à qui il faut se fier, c'est connaître une vérité. Les bons, ceux qui veulent le bien, écoutent les bons, par sympathie intellectuelle, ils vont à eux ; les sincères cherchent les sincères ;

(1) Il est clair qu'il s'agit du bien spirituel, donc moral et intellectuel ; le bien sensible n'est qu'un bien relatif à tel sens, par exemple la jouissance de la vue, du goût, etc. — (2) Les sentimentalistes, les fidéistes, les modernistes ont abusé de ces maximes. Les modernistes après Kant. Kant a dit : « La raison pure ne *voit* pas le réel, l'absolu, car elle le voit dans ses cadres subjectifs (catégories) : c'est à la raison pratique de *le poser* ». Nous disons : l'esprit humain *voit* l'absolu et *avec certitude*, quand il tient compte du réel tel qu'il est, quand il saisit tout le réel, tel qu'il est, sous son double aspect du vrai et du bien, et les *catégories*, les cadres de l'intelligence, ne sont que ses modes d'action analysés. — Les sentimentalistes, les fidéistes veulent que l'esprit crée son objet par le sentiment, ou la volonté. Nous disons que le bien *moral* est un absolu, un réel, donc objet de l'intelligence en même temps (ou avant) que de la volonté. Quant au bien sensible, il est hors de cause, car il ne garantit que la convenance sensible, non pas donc l'objet intellectuel : le vrai. La sensibilité n'a qu'un rôle secondaire, celui d'attirer, de repousser, d'introduire.

par contre les mauvais se cherchent les uns les autres, à leur manière; et ceux qui ne vont pas au bout de la recherche du vrai, préfèrent rester isolés, perdus dans le vague et renfermés en eux-mêmes, afin de ne pas avoir à se livrer; ils ne sauront pas ce que vaut le témoignage et le contact des bons, ils le méconnaîtront, ne voulant pas le connaître.

La religion est affaire de confiance : on s'en remet à Dieu, ou bien on se renferme en soi-même. Remarquons-le : dans l'Église catholique, tous, du dernier fidèle au Pontife suprême, nous sommes des *croyants :* nous nous en remettons à la tradition de Pierre qui était le premier des *croyants;* un seul *savait* : Jésus-Christ; c'est à lui que tous s'en remettent, depuis toujours et à jamais. Remercions Dieu qu'il ait fait de sa religion une affaire de droiture morale et de simplicité intellectuelle, qu'il en ait fait une question de confiance et de conscience, bien plus qu'un problème de science; car ainsi il en a ouvert l'accès aux humbles et aux petits, il leur en a dévoilé les merveilles, il en a fait la possession des cœurs purs et droits, de ceux qui cherchent la vérité par-dessus tout, avec toute leur âme, simplement.

Ainsi encore, il s'est manifesté le Dieu de bonté et de vérité.

Certitude morale.

L'action commune de l'intelligence et de la volonté se consomme, humainement, dans la *certitude morale.*

La volonté commande de conclure lorsque le respect humain, la pusillanimité morale ou intellectuelle voudraient tergiverser encore, tout en sentant que c'est une faiblesse, en se rendant compte qu'hésiter plus longtemps, c'est trahir la vérité (1). La volonté commande alors la certitude morale.

(1) Ollé Laprune, *op. cit.*, ch. v, p. 244, écrit : « Ce qui suffit à la certitude, c'est qu'on ne puisse douter sans se rendre digne de blâme, sans se blâmer soi-même, sans avoir le sentiment qu'on fait tort à la vérité, en hésitant à la reconnaître ».

On appelle parfois certitude morale, dans le langage courant, un ensemble de probabilités convergentes, d'où résulte une *très grande probabilité* qui fait dire : « Je suis moralement certain ». Ce qui équivaut à « C'est comme si j'étais certain; je le suis presque ». Car *très probable* n'est pas encore *certain;* l'adhésion *devra* toujours comporter une certaine réserve.

Ce n'est pas dans ce sens que nous employons en apologétique et en matière de foi le terme de certitude morale. Il s'agit dans ce domaine d'une *certitude absolue,* qui ne laisse à l'erreur aucune chance; on l'appelle morale, parce que le doute ne serait plus raisonnable ni licite, en d'autres mots, parce que la certitude est devenue *une obligation morale :* une adhésion sans réserve s'impose. « Ce qui suffit à cette certitude, c'est qu'on ne puisse douter sans se rendre digne de blâme... sans avoir le sentiment qu'on fait tort à la vérité en hésitant à la reconnaître ».

Dans le domaine des sciences physiques et mathématiques ou naturelles, cette certitude ne peut exister : là où il n'y a pas d'*évidence,* il ne peut y avoir que des probabilités plus ou moins convergentes et accumulées; la raison en est qu'il il n'y a toujours qu'une seule source de lumière, et si elle reste déficiente, on n'arrive pas à la vraie certitude.

Dans le domaine moral, au contraire, il y a double source de lumière, parce que le réel se présente à l'esprit sous *deux* aspects qui s'identifient certainement et dont l'esprit doit opérer la synthèse : le vrai et le bien. Si le premier aspect n'est pas tout à fait évident, mais que le second le soit, et que la synthèse s'impose : il n'y a pas évidence, mais toute chance d'erreur est exclue : on atteint la certitude.

Une comparaison : quand des parents aiment vraiment leur enfant, *et lui en donnent des preuves quotidiennes,* cet amour n'est pas évident (seules les manifestations sensibles le sont); il est certain cependant de certitude morale. —

Un enfant *mal né*, qui a *mauvais cœur*, si ses parents le contrarient, pourra douter, s'il le veut.

Cette certitude est, par nature, *libre*, puisque l'esprit, en présence de la vérité, s'y décide par lui-même.

Libre dans ses antécédents, car si l'homme s'était disposé autrement, il n'aurait pas vu; libre dans son acte même, parce que le *bien*, comme tel, sollicite le vouloir, mais le vouloir doit se donner à lui. « *Libre* ne veut donc nullement dire arbitraire ou mal fondée; elle ne fait pas, en vertu d'un décret subjectif, voir comme réel ce qui ne serait pas. Mais elle résulte d'une volonté loyale et franche, qui n'a pas peur de la lumière, et qui prend librement et méritoirement la position qui convient pour bien voir. On ne voit pas ce que l'on veut, mais on est libre de prendre la position (morale) où l'on verra ce qui est (1) ».

Position intellectuelle et en même temps morale; si on cessait de vouloir librement le bien, on la quitterait, et on ne verrait plus. A prendre, à garder cette position, à juger en conséquence, l'homme se voit obligé, et *librement* se soumet à l'obligation, librement juge en conséquence, refuse de méconnaître la beauté et la force de l'acte intellectuel qu'il pose.

La certitude morale est *basée sur la vérité*. Il serait illégitime de croire à la religion catholique parce qu'elle est lénifiante ou consolante; la consolation qu'elle apporte peut tout au plus servir d'indice dans l'ordre de la vérité; on a l'obligation d'y croire quand elle apparaît être vraie, et venir de Dieu.

L'acte d'adhésion qu'implique la certitude morale est un

(1) De Tonquédec, *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle*, ch. v. — *Certitude du Miracle*, p. 234.

acte *vigoureux*, *noble et bon*, intellectuellement et moralement parlant. Sa vigueur augmente non par la petitesse des preuves, mais par la force de pénétration et de discernement qui pénètre jusqu'au fond des signes ; sa noblesse croît avec la grandeur des vérités qu'il reconnaît, sa bonté avec l'énergie de confiance qu'il met en œuvre et c'est ainsi que la foi l'élèvera jusqu'à l'énergie surnaturelle. Enfin l'acte de certitude morale devient d'autant plus beau qu'il est davantage exempt de toute sollicitation d'intérêt ou de sensibilité, plus exclusivement guidé et commandé par la vérité et le bien ; qu'il engage plus avant dans la voie de l'obéissance et du sacrifice ; ainsi l'enfant bien né croit à l'amour du père quoiqu'il se voie imposer une dure tâche ; ainsi les apôtres continuèrent à adhérer à Jésus-Christ bien qu'il leur préparât le même sort qu'à lui-même.

Dieu n'a pas voulu forcer l'esprit par l'évidence ; il a voulu le diriger dans la voie droite par l'obligation. L'évidence s'impose : l'intelligence la subit, et la volonté peut se révolter contre la vérité qui l'humilie et la contrarie (1). L'obligation appelle la liberté humaine à s'exercer : elle amène l'homme à se livrer à Dieu. Dieu a voulu que dans l'acte de foi il y eût déjà initialement un acte d'amour et de soumission.

C'est de sa part bonté et vérité : car l'Être réel, qui domine l'homme et le pénètre, n'est pas « un théorème abstrait, ni une vérité impersonnelle, c'est un vivant ; il ne livre son secret qu'à l'âme qui le mérite ; il exige la confiance avec le don réciproque de soi (2) » et cette confiance il la rend si lumineuse dans tout son mystère, que l'homme doit toujours se reconnaître obligé à la donner : *credendum*.

(1) Ce fut le cas des anges rebelles ; de Musset est bien peu philosophe quand il s'écrie : « Brise les voûtes éternelles..... ». Seul ce qui est saint supporte la manifestation divine ; l'homme pervers à cette vue eût blasphémé, comme le damné au moment de la mort. Et il dépend de l'homme d'être pervers. — (2) M. BLONDEL, *Léon Ollé Laprune*, p. 69.

Conclusion.

Ces qualités d'esprit : vouloir voir et voir juste, aller à l'essentiel, savoir distinguer le solide et l'hypothétique, discerner l'homme auquel on peut et doit donner sa confiance, savoir s'incliner devant une autorité garantie, avoir le sérieux et la conscience d'aller le consulter et de ne pas rester *en dehors* du contact avec la réalité ou avec le témoignage autorisé, avoir la vigueur de conclure quand on le *doit :* c'est là un ensemble de qualités intellectuelles et morales, bon et nécessaire pour connaître toute vérité, mais en particulier la vérité religieuse.

Devant sa religion, le catholique s'incline ; il se soumet, mais c'est en connaissance de cause. Quand on dit : « Les choses de la religion ne se prouvent pas », on le dit généralement en un sens très faux, entendant par là que le catholique admet par sentiment, par tradition, non point par un acte réfléchi de connaissance intellectuelle. C'est le contraire qui est la vérité.

La conclusion légitime d'une étude des réalités religieuses est celle-ci : deux classes d'esprits se partagent le monde, les croyants, ceux qui se soumettent, et les incroyants, ceux qui prétendent ne relever que d'eux-mêmes. Or, déjà dans le domaine moral et social — celui donc de la vérité toute humaine et pleinement humaine — les premiers sont les forts, les seconds sont faibles et impuissants (1) ; combien davantage dans celui de la vérité divine et totale.

Mais la vérité divine veut que, *dans la soumission,* l'énergie reste personnelle et guidée par la vue de la vérité obligatoire et certaine. Maurice Claeys Bouüaert, s. i.

(1) L'étude de la sainteté et de la moralité le montre à l'évidence. Qu'on se rappelle la page célèbre de Taine.